

Stéphane POIREL

**LES DISPARUS
DE LA
MONTAGNE NOIRE**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Stéphane POIREL

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Préface

À l'origine, cette histoire fut destinée à être racontée sur un écran, par la réalisation d'un court métrage. Il me manquait quelques plans à tourner, quand l'idée d'en faire un roman me vint à l'esprit. Mais dans ce cas, il était judicieux de ne pas diffuser ce film. En effet, même quelques mois après sa diffusion, la chute de l'histoire aurait été déjà dévoilée. Le montage du court métrage fut donc stoppé.

L'écriture du roman put commencer en rajoutant toute la partie enquête. Au fil du temps, deux chapitres furent rajoutés à la fin, de manière à rendre hommage à une œuvre d'anticipation de la fin des années soixante. Un film réalisé au début des années soixante-dix en fut l'illustration. D'ailleurs, cette histoire de disparitions pourrait tout à fait précéder chronologiquement cette œuvre visionnaire. Dans le dernier chapitre, certains indices vous permettront de découvrir de quelle œuvre il s'agit...

Alors, scrutez bien les détails, et bonne lecture.

Chapitre 1

Le paradis

La montagne était dans la pénombre matinale, avec des restes de brume qui venaient habiller ses flancs, et créaient en ces lieux, un côté envoûtant, presque divin. Ces langues de nuages parcouraient lentement le relief, poussées par une légère brise engendrée par la chaleur des rayons du soleil. Ce dernier montait lentement au-dessus des cimes et commençait par éclairer les formes de la chaîne montagneuse qui, quelques dizaines de minutes plus tôt, apparaissaient comme en ombres chinoises, dessinées par le contre-jour. Ce tableau en noir et blanc laissait maintenant la place à un spectacle en couleurs, dans lequel les principaux acteurs à cette altitude étaient le bleu du ciel et le vert de la forêt. Sur un lit de rocaille, un filet d'eau traversait cet univers chlorophyllien qui sentait bon l'air pur.

Dans ce paysage presque vierge de toute trace humaine, les lacets de la route semblaient scarifier la nature. Le tracé surgissait des plissements de la montagne et descendait jusqu'au village qui se trouvait plus bas, là où commençait le royaume de la vallée. Tout le long de cette traînée de bitume, on pouvait deviner quelques hameaux, voire quelques maisons isolées qui ponctuaient ce parcours tout en circonvolutions afin de longer les différents versants.

Ici, c'était la nature qui accueillait l'être humain et non l'inverse. Il n'était pas rare de croiser des renards, des chevreuils, ou des sangliers. La seule façon de s'en approcher était à cheval et sans émettre le moindre mot. C'est ainsi que l'on pouvait se fondre humblement dans ce monde.

À cette heure matinale, il y avait une biche qui se promenait tranquillement dans les bois, avec son petit. Elle lui faisait découvrir une autre aire de jeu. Tout en surveillant les alentours, elle relevait de temps à autre sa majestueuse tête afin de regarder au loin. Sa vision grand angle balayait largement la zone dans laquelle ils se trouvaient. Ses oreilles pivotaient également comme de véritables radars. Ainsi, au moindre élément visuel étranger, au moindre bruit suspect, son instinct de proie l'aurait fait détalier à toute vitesse, en entraînant avec elle sa progéniture.

Apparemment, elle ne percevait aucun danger. Le bruit des oiseaux ainsi que celui du vent qui venait faire vibrer ces milliers de feuilles, créaient à eux deux une ambiance sonore habituelle pour cette petite famille. Pendant que le faon gambadait de manière aléatoire en marquant des sauts caractéristiques de la jeunesse qui découvre le monde, sa mère avançait d'un pas délicat vers la lisière de la forêt. En se rapprochant des derniers arbres qui les protégeaient du soleil, elle se retrouva à quelques mètres d'un dévers qui plongeait vers une petite gorge au fond de laquelle s'échappait un bruit lointain d'écoulement d'eau. Depuis cette sorte de promontoire, elle pouvait admirer la plaine qui apparaissait au loin.

C'était véritablement un morceau d'Eden, loin de tout, en plein dans la nature, là où personne ne viendrait les embêter. En somme, l'endroit idéal pour faire ce que l'on a envie de faire, sans être dérangé.

Chapitre 2

Vaporisation

La Montagne Noire, dans le sud du Tarn, culminait à plus de mille mètres d'altitude, ce qui en période hivernale garantissait quelques jours par an, voire quelques semaines, un léger saupoudrage blanc sur ses flancs. On savait alors qu'il était périlleux de s'y rendre, car ces petites routes n'étaient pas toujours dégagées après les premières chutes de neige. Pendant les périodes caniculaires, c'était l'endroit idéal pour se rafraîchir avec quatre ou cinq degrés en moins par rapport à la plaine.

Le jour était déjà levé depuis plusieurs heures. Dans ce paysage majestueux, des lumières inhabituelles attiraient le regard. Elles n'avaient rien à faire ici. Il s'agissait, dans ce paysage verdoyant, des scintillements de gyrophares bleus. Ceux de la gendarmerie.

Juste après un virage en épingle, on pouvait distinguer deux véhicules tout-terrain de cette institution militaire, garés sur le côté de la route. Les gendarmes étaient déjà à pied d'œuvre autour d'une voiture encastrée dans un arbre. D'après les traces et la trajectoire, la sortie de route accidentelle était à priori privilégiée. Mais qu'est-ce qui avait provoqué cette dernière ? De la fatigue ? Une trop grande vitesse ?...

Un autre élément, pour le moins surprenant, était la disparition du conducteur. Sa ceinture de sécurité était détachée, la portière grande ouverte, mais aucune trace de qui que ce soit aux alentours. Le cycliste, qui descendait vers la vallée et qui s'était arrêté pour donner l'alerte grâce à son téléphone portable, n'avait pas vu âme qui vive entre

son arrivée sur les lieux et celle des gendarmes. La voiture déformée contre l'arbre était, pour ainsi dire, comme abandonnée sur place par son, ou ses occupants.

En observant la scène plus en détails, les gendarmes ne trouvèrent aucune trace de pas qui sortait de l'habitacle. Car on aurait dû au moins voir des empreintes de chaussures aux abords de la portière du conducteur. En toute logique, elles seraient reparties vers la route, ou pour une toute autre raison, vers la forêt. Peu importe, mais il aurait dû y avoir des traces sur ce sol meuble de printemps, pas encore asséché par l'été torride qui s'annonçait. Alors, comment était-on sortis de cette voiture ?

Les militaires, qui connaissaient bien leur métier en milieu rural, avaient beau scruter la surface du sol des sous bois, ils ne trouvèrent aucune empreinte. Seules les quelques marques d'animaux sauvages, qui avaient dû rôder autour de la carcasse, étaient la preuve d'une activité sur le lieu de l'accident. L'inspection de l'habitacle laissait à penser, à priori, qu'il n'y avait pas de passagers.

Il ne fallut pas bien longtemps pour avoir l'identité du propriétaire de la voiture grâce à la plaque d'immatriculation. Et suite à quelques coups de téléphone, ils eurent la confirmation que celui-ci était, très probablement, au volant lors de la sortie de route. Il faisait un parcours pour relier Carcassonne à Castres, une grosse heure maximum, en conduisant normalement lors de la traversée de la Montagne Noire. De toutes façons, étant donné le tracé très sinueux de la route dans ce relief, il était difficile de faire des excès de vitesse. Et qui sait ? Peut être que cette sortie de route était due à un dépassement de cette limite ? Ou peut être la fatigue était-elle en cause, voire de

l'inadvertance ? L'étude des traces sur le bitume allaient révéler des informations complémentaires.

En attendant, l'enquête se centrait, pour l'instant, sur la recherche du conducteur qui, visiblement, n'avait pas suivi le cours de la route pour se rapprocher à pied du village le plus proche, que cela soit en montant, ou en descendant. Dans le premier cas, le cycliste l'aurait croisé, et dans le deuxième, ce sont les gendarmes qui l'auraient vu, car ils venaient de la direction opposée. Parallèlement à cela, le mystère des traces inexistantes sur un sol meuble restait entier, donnant l'impression que le conducteur s'était littéralement volatilisé.